(ἐκβάλλει), harcelé, pressé, poussé, avec une irrésistible force, et sans savoir Lui-même où cette puissance Le conduit, par l'Esprit-Saint ; ainsi, le Souffle de Yahweh « transporte » Élie et « enlève » Ézéchiel (1 Rois, 18 : 12 ; Ézéch., 3 : 12), « ravit » Philippe qui « se trouve en Azôth », sans trop savoir comment (Actes, 8 : 40). « Si le Fils de Dieu a paru, S'est manifesté (dans la chair), c'est *pour détruire les œuvres du Diable* » (1 Jean, 3 : 8) ; il est donc logique qu'à peine baptisé, Jésus S'en aille à la rencontre de l'Ennemi. De même, après la Transfiguration — pour son humanité, Baptême, non plus de grâce, mais de gloire — Il doit être « enlevé d'en-bas » et, purement et simplement, conforme son propre vouloir à l'irrésistible orientation de l'Esprit (Luc, 9 : 51).

Ce récit de la Tentation met en scène deux personnages : le Fils de l'Homme et Satan. Occupons-nous d'abord du premier, bien entendu sous l'angle du sujet traité. Bien qu'en l'occurrence la Tentation comporte les souffrances du choix *sans ses risques* (Hébr., 4 : 15), les Synoptiques nous présentent ici Jésus comme l'Adam nouveau, sous un double rapport : quant à Lui-même, quant à nous ; ces deux points de vue, on s'en doute, n'en font qu'un. Épreuve bifide, par conséquent. Le Second Adam est tenté, comme le premier, alors qu'il est encore intègre en sa personne comme en sa nature. Mais l'épreuve est conditionnée par les séquelles de la Chute : l'humanité du Christ n'est, en tant qu'humanité, *abstraction faite de Celui qui l'assume*, pas impeccable. Le Verger des délices a fait place au Désert, mais la victoire du Messie fera refleurir l'Éden en cette solitude desséchée (Isaïe, 35 : 1 ; 51 : 3). Alors qu'Adam vivait au sein d'une nature harmonieuse, d'une anthroposphère entièrement adaptée à l'assouvir, Jésus subit l'épreuve dans la plus radicale misère : sa force vitale, privée de ses adjuvants les plus indispensables, se dissipe, s'écoule comme un filet d'eau parmi les sables brûlants du désert. C'est déjà le « frêle arbrisseau », la « maigre tige issue d'une terre desséchée », que nous reverrons à la Passion (Isaïe, 53 : 2). Adam avait pour lui tous les atouts, il ne ressentait en sa nature aucune complicité secrète avec la tentation. Sa nature primitivement intègre, Adam la devait directement à Dieu. Mais avec le Christ, « nous avons en commun *chair-et-sang* », — on connaît le sens de cette expression dans le N. T. — « Il y a eu part de même » (Hébr., 2 : 14). « Car, sans aucun doute, ce n'est pas (la nature des) Anges qu'Il assuma, mais (bel et bien) la semence d'Abraham » (ibid., 2 : 16). « De là, pour Lui, l'obligation d'être *sous tous les rapports*, fait semblable à ses frères », tributaires, eux aussi, de *chair-et-sang*, et descendants, eux aussi, d'Abraham, héritier de la nature adamique éprouvée en Éden (ibid., 2 : 17). Ainsi, « dans la mesure où Il a (Lui-même) souffert d'être tenté, Il est capable de secourir ceux qui ne cessent d'être tentés » (ibid., 2 : 18). « Nous n'avons donc pas un grand-prêtre incapable de ressentir avec nous nos faiblesses, (car) Il a été, *sous tous les rapports*, tenté suivant (la) ressemblance (existant entre Lui et nous), (mais) sans (succomber au) péché » (ibid., 4 : 15). C'est pourquoi, « dans les jours de sa chair... bien qu'Il fût le Fils, Il a », en tant qu'Homme, « appris (ce que c'est que l') obéissance, par ce qu'Il a souffert », jusqu'à ce qu'Il fût, en ce qu'Il avait d'humain, de créaturel, « perfectionné » (ibid., 5 : 7-9 ; 2 : 10 ; Luc, 13 : 32). S'il est pénible à Dieu d'avoir à subir le contact du péché — « Tes yeux sont trop purs pour supporter la vue du mal, Tu ne peux pas contempler l'iniquité » (Habacuc, 1 : 13) — combien plus le Verbe incarné, dont l'humanité n'est ni un décalque à la